

# Tristesse

Autor(en): **Gautier, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **43 (1938)**

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549820>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## TRISTESSE



*Son cœur était blasé, son cœur était malade  
Trop précoce, tenant la coupe des plaisirs,  
Ne sachant pas encor modérer ses désirs,  
Il avait tout goûté. Son cœur était malade.  
Un soir, il rêvait seul au bruit de la cascade  
Et voici ce qu'il dit avec de longs soupirs :*

*J'étais encore enfant, j'ignorais la souffrance,  
Je n'avais d'autre bien que ma chaste innocence,  
L'amour de mes parents et mes folles chansons.  
Croyant encore en Dieu comme on croit en son père,  
Et n'ayant jamais vu de femme que ma mère,  
Mon cœur était plus pur que le lis des buissons.*

*Ainsi je vis venir ma brune adolescence.  
Il me fallut alors quitter mon indolence,  
Et mes courses sans but, et mes rêves dorés ;  
Il me fallut, armé d'un bâton de voyage,  
Dans les sentiers du monde, au travers de l'orage,  
Diriger en pleurant mes pas mal assurés.*

*Et je l'ai vu, ce monde, et son haleine impure,  
Trop longtemps a terni ma blonde chevelure ;  
Elle a couvert mon front d'une morne pâleur ;  
La sève de mon corps s'est glacée avant l'heure,  
Hélas, j'ai bien souffert, je souffre encore, je pleure,  
Et je ne crois plus au bonheur.*

*J'ai vu le despotisme opprimer la justice,  
Proscrire le génie, encourager le vice ;  
J'ai vu la trahison marcher, le front levé,*

*J'ai vu le baigne impur regorger de coupables,  
J'ai vu que les bourreaux étaient indispensables,  
J'ai vu le sang humain arroser le pavé.*

*J'ai vu l'homme, aveuglé de haine et de colère  
Saisir la croix du Christ pour terrasser son frère,  
J'ai vu, le front d'envie et d'orgueil revêtu,  
Passer la courtisane, et les rois lui sourire.  
— Oh ! le monde est maudit, puisqu'il me force à dire :  
Je ne crois plus à la vertu !*

*Et comme, ne voyant que forfait et misère,  
Mon cœur roulait souvent une pensée amère,  
Comme il avait besoin d'un cœur pour s'épancher,  
Il aima ! Pauvre cœur à vingt ans qui se brise !  
Qui jadis adorait, qui maintenant méprise,  
Que la douleur a fait plus dur que le rocher.*

*J'aimais donc une vierge  
Douce comme la nuit, belle comme l'aurore,  
Que de tous ses parfums Dieu semblait parfumer.  
Son regard me faisait tressaillir d'espérance,  
Je pleurais. Je croyais, naïve confiance !  
Que puisque je l'aimais elle devait m'aimer.*

*Et pourtant tu l'as dit, que tu m'aimais ! Perfide,  
Et ta bouche mentait à mon cœur trop candide,  
Et mon illusion n'a duré qu'un seul jour.  
O femme qui nous trompe et puis qui nous oublie,  
Qui joue avec nos cœurs, qu'aucun lien ne lie,  
Je ne crois plus à ton amour.*

*O vous dont j'aime tant l'insouciant langage,  
Vous qui deviez m'aider dans mon pèlerinage  
Mes amis de vingt ans, qu'êtes-vous devenus ?  
Pourquoi ne vois-je plus vos traits et vos sourires,  
Et vos chants que j'aimais et vos joyeuses lyres,  
Pourquoi ne les entends-je plus ?*

*Amis, heureux amis, vous qui riez encore,  
Vous qui n'avez pas bu la coupe d'ellébore,  
Amis, heureux amis, m'avez-vous oublié ?  
Hélas ! le sort pour moi n'a-t-il donc que misère,  
Et me réservait-il pour souffrance dernière  
De ne plus croire à l'amitié !*

*Hélas ! vivre ici-bas sans amis, sans amie,  
Ne voir autour de soi que crime, qu'infamie !  
Ne plus croire au bonheur et l'espérer pourtant !  
Seigneur ! Seigneur ! Sais-tu ce qu'un pauvre cœur souffre,  
Sais-tu que bien souvent on regarde le gouffre  
Où le trépas, la fin de nos maux nous attend.*

*Oui, souvent j'ai voulu tromper ma destinée,  
Oui, souvent j'ai posé la main sur la poignée  
De ce poignard aigu que je cache en mon sein,  
Souvent je t'ai maudite, ô fatale jeunesse !  
Souvent mon œil a lui d'une sombre tristesse  
En voyant scintiller cette lame d'airain !*

*Mais toujours, au moment où de sa main de flamme,  
L'ange du suicide allait brûler mon âme  
Une voix a parlé, j'ai fléchi le genou  
O c'est que cette voix est une voix céleste  
Et dans mon abandon quelque chose me reste,  
Seigneur ! je crois encore en vous !*

PAUL GAUTIER.